

Bulletin d'histoire politique

Serge Granger, Le Lys et le lotus : les relations du Québec avec la Chine de 1650 à 1950, Montréal, VLB Éditeur, 2005, 187 p.

John.-D. Meehan



Volume 14, numéro 2, hiver 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1054454ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1054454ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Bulletin d'histoire politique
Lux Éditeur

ISSN

1201-0421 (imprimé)

1929-7653 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Meehan, J.-D. (2006). Compte rendu de [Serge Granger, *Le Lys et le lotus : les relations du Québec avec la Chine de 1650 à 1950*, Montréal, VLB Éditeur, 2005, 187 p.] *Bulletin d'histoire politique*, 14(2), 285–287.
<https://doi.org/10.7202/1054454ar>

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique; VLB Éditeur, 2006

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Serge Granger, *Le Lys et le lotus : les relations du Québec avec la Chine de 1650 à 1950*, Montréal, VLB Éditeur, 2005, 187 p.

JOHN.-D. MEEHAN
Collège Campion
Université de Regina

Si l'Europe, selon Paul Valéry, n'est rien d'autre qu'un petit promontoire de l'Asie, comment situer dans cette reconfiguration globale le Québec ? Serge Granger, dans son premier livre, *Le Lys et le lotus*, fait de grands pas en raccourcissant la distance entre l'Amérique et la Chine. Son ouvrage marque en effet une étape encourageante dans l'étude des relations avec l'Asie, une région jusqu'à récemment négligée par les historiens de la diplomatie canadienne. Granger constate avec perspicacité que les relations du Québec avec la Chine existaient bien avant la période d'après-guerre, un fait qui échappe parfois même aux sinologues renommés. Ses recherches profondes vont au-delà de l'histoire proprement diplomatique et l'amènent jusqu'à la Nouvelle-France pour découvrir des liens divers avec l'empire du Milieu. Dans ce livre, les missionnaires y jouent un rôle important, y compris les jésuites qui travaillent au Québec comme en Chine au xvii^e siècle, et on y trouve également des liens économiques tels que le commerce du ginseng. Mais c'est surtout les idéologies qui marquent les relations du Québec avec son partenaire asiatique : l'impérialisme (français, britannique et plus récemment américain), le nationalisme et, jusqu'à nos jours, le communisme. Devant ce tableau, peint par Granger avec la finesse d'un artiste, jouent les grands acteurs de ces relations, les personnages connus comme les méconnus, les bienfaiteurs comme les aventuriers.

L'ouvrage de Granger ajoute une perspective importante à notre connaissance des relations entre le Canada et l'Asie. À part quelques exceptions récentes, voire les études par Price, Ion et Meehan, les historiens de la diplomatie et des missions étrangères ont tendance à vivre dans deux solitudes, sans

apercevoir les relations entre les deux domaines. Or Granger démontre non seulement que les relations avec la Chine ont toujours eu plusieurs niveaux (politique, économique, culturel et religieux, parmi d'autres) mais aussi que le Québec y a joué un rôle significatif. À cet égard, Granger démolit un des grands mythes de l'histoire de la diplomatie canadienne, le mythe selon lequel le Québec a souvent été vu comme une force isolationniste dans la politique étrangère canadienne. En prenant la Chine comme exemple, Granger souligne que le Québec, grâce aux efforts des missionnaires, commerçants et d'autres représentants des organismes internationaux, était ouvert au monde extérieur. D'une certaine manière, le Québec, depuis ses origines, s'est dirigé selon les principes de la mondialisation, dont les précurseurs avant 1945 étaient la foi chrétienne, l'impérialisme français et britannique, et le commerce international.

Granger va même plus loin dans son analyse. Au-delà de cette question de l'ouverture du Québec face à l'Asie, il y présente une problématique d'effet qui, pour les historiens, est encore plus intéressante. Le Québec et la Chine ont-ils eu une influence l'un sur l'autre ? Granger arrive à trouver des exemples fascinants. Bien que les deux pays ne soient pas comparables, le Québec a attiré des réformistes chinois à la recherche d'un meilleur système de gouvernement. Vers la fin du XIX^e siècle, Liang Qichao et Kang Youwei trouvaient au Québec un système de monarchie constitutionnelle préférable à la leur. Sun Yat-Sen, futur fondateur de la république chinoise, a séjourné à Montréal à trois reprises, il y reçut un soutien moral et financier de la communauté chinoise. La société, l'éducation et surtout la condition des femmes en Chine ont toutes été affectées par les efforts des missionnaires québécois, catholiques comme protestants. En retour, selon Granger, la société, la politique et la culture du Québec ont été transformées par ce contact avec la Chine. Alain Grandbois, René Lévesque, Pierre Trudeau et Jacques Hébert, parmi plusieurs autres, ont été profondément marqués par leurs expériences en Chine. D'autant plus que tous les Québécois d'un certain âge se souviennent de la Sainte-Enfance, et surtout de la partie de leur argent de poche qu'ils consacraient à délivrer les enfants chinois de la menace communiste. Et c'était, après tout, cette Chine communiste qui faisait peur aux missionnaires catholiques et, après la révolution de Mao Zedong, aux politiciens québécois qui s'opposaient à la reconnaissance officielle du nouveau régime.

Quant aux liens entre les missionnaires et la politique étrangère, Granger réussit en grande partie à trouver le juste milieu. Bien que les missionnaires évitaient généralement les questions politiques, certains parmi eux condamnaient l'exportation des métaux canadiens au Japon pendant le conflit sino-japonais de 1937-1945. D'autres devenaient critiques du nouveau

régime communiste établi en 1949 par Mao Zedong. Mais l'analyse de Granger est à son meilleur lorsqu'elle considère les relations subséquentes entre le Parti communiste chinois (PCC) et le Vatican. Les questions difficiles qui entraînaient notamment la reconnaissance des rites chinois, le traitement des chrétiens en Chine, la pression, l'espionnage et même l'infiltration politique de l'Église, sont mieux expliquées ici que nulle part ailleurs. Celles-ci, ajoutées à la nationalisation des Églises dans le Mouvement de la triple autonomie (MTA), renforçaient le sentiment anticommuniste des missionnaires qui avait déjà influencé l'opinion publique au Québec pendant les années 1930. Dorénavant le Québec fournira la plus grande opposition domestique à la reconnaissance de la Chine communiste, bien que Granger porte attention aussi aux raisons diplomatiques (c'est-à-dire américaines) qui ont freiné l'ouverture initiale d'Ottawa face à Pékin. Ce tournant dans la diplomatie canadienne ne se fera que vingt ans après, en attendant la fin des guerres en Corée et au Vietnam et, dans les années soixante, la chute du pouvoir de l'Église catholique au Québec et l'élection de Pierre Trudeau.

Le Lys et le lotus est donc indispensable à tous ceux qui cherchent à connaître l'histoire générale des relations antérieures du Québec avec la Chine. Notre connaissance des enjeux actuels dans nos relations avec cette superpuissance asiatique est sans doute approfondie par cette étude des liens politiques, économiques et culturels. Certains lecteurs constateront une forte ressemblance des relations pendant les années trente avec celles d'aujourd'hui. D'autres feraient peut-être un ouvrage plus long que ce livre de moins de 200 pages. Il se peut aussi que des chercheurs sérieux regrettent le manque d'un index qui pourrait les aider dans leurs propres recherches. Les étudiants des relations internationales apprécieraient peut-être une approche plus comparative comprenant les relations avec la Chine du Canada entier, des États-Unis et de l'Europe. Mais dans le contexte d'une historiographie de la diplomatie canadienne trop longtemps centrée sur l'Europe, cette contribution de Granger marque une ouverture importante vers un nouveau champ de recherches.